Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: 2 (1969)

Heft: 3

Artikel: Lettres de quelques-uns ...

Autor: Cingria, Charles-Albert / Ramuz, C.-F. / Dubuffet, Jean

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-869782

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Lettres de quelques-uns…

Charles-Albert Cingria à Paul Budry

[Paris 1918]

Cher ami,

Je vous livrerai volontiers un *Cahier Vaudois* de 70 pages. (rappelez vous que vous m'avez demandé quelque chose) Il aurait pour titre

LE CYNGE ET LE DAUPHIN

reponse au livre de Cocteau ou notes aussi *sur la musique.*

avec des aventures et toutes sortes de choses des desins (pas trop) et de la musique. Justification de l'orthographe cynge etc J'y prends la defense de Stravinsky [1].

Mais je voudrais 200 francs. J'en ai un besoin plus qu'urgent. Je vous les rendrai dans un mois si cela est necessaire mais donnez les moi c'est a dire comettez a Mr votre frere le soin de me les verser — avec les capitaux de Foi et vie en meme temps que je lui remetterai le manuscrit apres verification du contenu [2]. Cela dans 8 jours. Pour le terme.

Cela vous va-t-il ?

Croyez a ma vive amitié.

P. S. *Je n'en ai naturellement rien dit a votre frere mais ecrivez lui.*

---

[1] Allusion au livre de Cocteau, *Le Coq et l'Arlequin,* Notes autour de la musique, paru aux Editions de la Sirène en 1918. Dans ses notes dédiées à Georges Auric où il est beaucoup question de Wagner, de Satie et de Strawinsky, Cocteau prophétise même : « Or, je vous l'annonce, la musique française va influencer le monde. » Ce *Cahier vaudois* n'a point paru.

[2] Dans un « Document », publié en tête du premier volume de ses *Œuvres incomplètes* (La Baconnière, Neuchâtel, 1949), Paul Budry raconte :

« J'allai souvent déjeuner dans l'arrière-boutique de mon frère Jean, à la Librairie protestante de la rue de Lille dont ce cher homme avait réussi, à son habitude, à faire l'endroit le plus rigolo de la terre. Le plat unique, une espèce de mortier de riz, servi sur un numéro de *Foi et Vie,* était arrosé à heure fixe par une douche effroyable qui dévalait d'une canalisation : c'était l'église baptiste du premier qui lâchait l'eau des baptêmes de la matinée. »

Jean Budry (1888-1944), après avoir été gérant de la Librairie protestante, fut éditeur. On lui doit en particulier de s'être intéressé aux premières œuvres de Pierre-Albert Birot.

[Genève 1919]

Cher ami . Merci de votre mot . Disposez ou ne disposez pas a votre guise de tout ce que je vous ai envoyé. *(mettez vous bien dans la tete que je n'ai qu'un desir c'est de vous etre utile)*. L'article sur les nations n'aura aucune tendense discernable a prime abord, aucune violence ni incongruite. C'est de la pure logique. Il aura pour titre :

LE PLUS VASTE RYTHME

et aura six pages de manuscrit et sera recopié *lisiblement* et pret pour vous l'expedier apres demain mercredi [1].

Peut-etre est-ce que je reviendrai dans votre spatieuse maison vous l'apporter Je trouve ces reveils du matin exquis et ces arrivées matinales de Mlle Meta et les bons rires — le sien surtout — que cela occasionne [2].

Dites a Ramuz que le *Rossignol chante bien* est presque recopié [3]. Mais comme je vous le repete toute ma tendresse va a cette bonne petite revue de Meklenbourg — Cela je ne sais pourquoi. A cause d'une assonance avec les concerto Brandebourgeois — celui en ré surtout — ou de cette famille Zurichoise avec deu garcon au milieu de filles en tulle blanche que nous vimes a Sion qui etait tout Zurich. A propos je suis converti aux cigares. Je ne fume plus que des Sedunois : cette suave pestilence de l'apres diner.

A bientot.

C. A.

---

[1] « Le grand rythme ou mon nationalisme surintégral » paraît dans la *Revue romande* du 15 octobre 1919 (repris au tome II des *Œuvres complètes,* L'Age d'Homme, Lausanne, 1967, pp. 261-269). Cingria avait écrit à Budry le 29 septembre :

« N'en doutez point que je ne cesse de penser au Grand Rythme *Je note les idées a mesure qu'elles viennent.* C'est toujours tres lentement que cela s'opere chez moi. »

[2] Méta Budry, sœur cadette de l'écrivain, qui appartint au groupe de l'Œuvre à Genève, s'exprimait avec talent par les arts décoratifs.

[3] Allusion probablement à Cocteau qui, dans le *Coq et l'Arlequin,* avait écrit cette note : « Le rossignol chante mal ». Nous ignorons si cet article a paru.

Cingria commente le livre de Cocteau dans un article intitulé « Le Fiacre d'Archangel » publié dans la *Revue romande* du 15 novembre 1919 (*Œuvres complètes,* II, pp. 272-280) :

« Je supposerais que des eaux montantes menaçassent de tout détruire ; qu'il y eût cependant quelque radeau — à la façon de ceux qui portent les fiacres à Archangel — sur quoi on eût le droit d'emporter des choses.

Serions-nous contents que seul entre les soixante milliards de volumes des presses européennes *Le Coq et l'Arlequin* de Jean Cocteau eût le privilège de survivre ?

Moi non.

Cocteau moins encore. »

[Paris] Mardi 20 Mars 1928

Cher ami

Enchanté de cette reprise.

Chaque fois qu'un prénom manque il n'y a qu'a mettre « monsieur » ce qui est très honorable, très remplissant. Pour Wiegersma on pourrait mettre *monsieur le docteur Wiegersma.* Je doute, d'ailleurs, que tous ces gens aient des prénoms [1].

Je vous serre affectueusement la main

Cingria

P. S.

Ai vu Bossard au Dôme. Avons parlé de la chose. Max a été l'hote de Lurcat 5 jours. Ca a risqué ne pas bien finir a cause du self controle genre ardennes de Lurcat se refusant au melange de toutes les heures et de toutes les chambres et de tout le monde, voulant par exemple diner *seul* avec Jouhandot, le lendemain au contraire invitant Jouhandot et Max sans lui. etc. etc. Moi aussi je suis pour le regime séparé. Il faut habituer les gens a ne pas larmoyer dès qu'il y a un peu de solitude. Qu'est-ce que c'est que ce genre. Est-ce que la rue n'est pas divine ?

---

[1] Hendrik ou Henk Wiegersma, médecin néerlandais né en 1891, qui se mit à peindre vers 1925, était un ami de Charles-Albert Cingria.

Paul Budry songeait-il à reprendre un article publié dans la revue d'Utrecht, *De Gemeenschap,* en octobre 1925, sur un autre peintre néerlandais, Otto van

Rees, au cours duquel Cingria annonçait que « Wiegersma — très beau nom du temps des Germains de Tacite — est un nom que l'on entendra souvent dans le cours des années qui vont suivre » (*Œuvres complètes,* II, pp. 286-291) ?

Ou voulait-il rééditer la plaquette sur « Lurçat ou la peinture avec des phares », parue aux Editions Bladzvranckx d'Amsterdam en 1927, où Cingria notamment énumère les gens qu'il voit à Paris : «(...) Marcoussis, Mathieu, Salles, Auric, Bignou, Van Rees, Hasenclever, il conte di Massalubrese, Zervos, Mme Fleury, Bosshard, Boris, Kokoshka, Hodebert, Mrs Nellson, Edwid Woerman, Si Sriz Laroussi, mon propre père, ma propre mère, Ozenfant, pas Jeanneret, pas Fels, mais Alexandre Cingria, Marie-Isabelle You Cingria, Bergery, Niouta, Jean Budry qui a tant de beaux livres, Paul Budry qui a tant d'esprit, Dalsace qui a une si belle automobile, Laugier qui a tant de belles toiles, Bianchi, 8 ou 6 rue Richepanse ; (...)» (*Œuvres complètes,* II, pp. 310-319) ?

Jean Dubuffet à Paul Budry

ALBERGO NAZIONALE SCANNAVINI
FIRENZE
PIAZZA S. M. NOVELLA TEL. 24-60

[mai 1923]

mon cher Paul

le flot d'amabilité des Suisses à mon égard m'a atteint jusqu'ici où j'ai eu la très grande joie de passer une soirée avec Mr Alex. Cingria qui s'est montré on ne peut mieux accueillant il ma donné toutes sortes de renseignements précieux et puis il m'a quitté pour Rome où j'irai peut être moi aussi si j'en ai le temps courir après des mosaïques byzantines — Savez-vous que je n'épouse pas Florence sans réticences : je reniffle. Je sens quelque chose de suspect comme on flaire une souris morte dans un appartement — Je ne trouve aucune souris morte à Florence mais je soupçonne derrière ces nombreuses fenêtres des nombreux palais chargés de mystère des squales ou des lamantins qui ballonnent. Ou peut être ce sont ces basiliques ces basilics dont le marbre verdit comme les œufs durs gâtés — On m'apprend que les diplomates, grands journalistes ou critiques d'art viennent mourir ici : peut être en a-t-on oublié dans les coins ? On doit aller si rarement dans ces palais. Notre ami a fait comme Sarah Bernhardt laquelle fit comme les Chinois en s'assurant d'avance son bois de rose. Je souffre beaucoup de ne pas comprendre la langue ; le pur parler Tourangeau ici est monnaie de singe, je me suis risqué une fois à construire une belle phrase latine prononcée à l'Italienne, c'était il est vrai à la bibliothèque nationale — impardonnable légéreté vu la gravité d'une telle langue. Je l'ai bien vu tout de suite au degré inattendu de stupeur qui a figé le masque de mon interlocuteur, il a pris une tête à congestion cérébrale. Je commence à improviser cahin caha de l'Italien, mais en arrivant à Milan j'étais réellement ahuri. J'ai écrit à Melle Meta comment j'y étais tombé en plein transport fasciste et comment je m'en étais enfui avec panique — Je suis enchanté du baptistère et de Cimabüe et de bien d'autres choses y compris la petite eau mince et boueuse de l'arno et la campagne frisée comme un chou de bruxelles et d'un gris tellement joli c'est à rendre l'âme. Je quitterai après demain cette enchanteresse pourrissante pour aller d'abord

à Ravenne. Je ne sais pas pourquoi je prends un ton désinvolte à la parisienne pour vous parler de tout cela il n'y a rien de vrai à cette attitude. Soyez Sur que je prends Florence avec plus de gravité que ça — Je veux que vous sachiez combien votre accueil en Suisse m'a touché et combien Genève et Lausanne m'ont émerveillé. Croyez à ma très sincère amitié

Jean

Paris Lundi . [fin 1923 - début 1924]

Mon cher Paul

mon capitaine ne part pas en Tchéco Slovaquie : adieu veau vache cochon des paturages de Suisse ; il me faut reboucler mon ceinturon mais c'est partie remise — Depuis votre départ mes dissipations se sont éteintes en « rubato » J'ai pris le genre de manger chez moi et d'y passer les soirées Je me suis remis à peindre ; en un mot j'ai fait comme la princesse : Je me suis retiré dans mes appartements — Non sans une édifiante escapade à l'abbaye où je suis allé un soir dîner : un coup de cloche au haut du perron puis Max, à mi hauteur de l'escalier, flamboyant dans un veston de prince en molleton écarlate une lampe à la main. Nous avons causé une grande partie de la nuit dans sa cellule : on sent là une solitude active peu commune, les livres les papiers les porte plumes exhalent une fumée une tiédeur de chevaux essoufflés — Max a une pleurésie une fin de pleurésie dont il porte allègrement les charges. Il a le dos comme une étoffe copte décoré de pointes de feu multicolores en rangées hésitantes. On parle beaucoup de lui pour le prix Goncourt, ce qui serait une bonne affaire [1] — Vous avez oublié chez moi un tas de choses, les joujoux de ménage, une traduction dactylographiée faut-il expédier ?

Affaires sérieuses

Et mes peintures mes dessins ? mes encriers mes porte plumes mes cheminées mes demi-poires ? faites moi cadeau d'un mois de Joseph Bara et nous serons quittes [2].

Mes hommages à Madame Budry s. vp. Je vous serre les mains de tout cœur

Jean

[1] Dans un « Souvenir à Max Jacob », Paul Budry évoque leur ami commun :

« La première fois que je t'ai vu, oui, c'était dans ce petit théâtre du haut de la rue Lepic le jour que se donnaient les Mammelles de Tiresias d'Apollinaire. A la suite du couplet fameux :

Tous les sept ans la boulangère
Change de peau.
Tous les sept ans ? elle exagère !

devait s'enchaîner un sextuor vocal de ta main et sous ta direction, qu'on avait oublié de répéter, comme le reste. Monté sur une chaise, ta jolie tête de grande maison, fine, blanche et tondue, avantagée par la redingote, tu cherchais inutilement à rassembler ton chœur, pendant qu'à la galerie des dadaïstes schismatiques déchaînaient un chahut à pulvériser le lustre. Des gentillesses s'échangeaient. Tout cela était bien dans l'ordre de cette irremplaçable époque, où les pièces n'étaient qu'un prétexte à en provoquer d'autres dans la salle. Peu de temps après nous étions devenus de bons amis. J'allais souvent m'asseoir dans le fauteuil crevé de l'antre moisi que tu habitais, sur cour, rue Gabrielle, et qui était mon paradis de poésie. On déjeunait même rue à l'épicerie-cuisine de la mère Hansot, où venait aussi Utrillo, flanqué de son garde de corps, un retraité de Fresnes boulimique qui eût bouffé jusqu'à la toile cirée. Ta conversation était, je pense, l'une des rares choses qui valent la peine d'être vécues, et qui vous donnent l'idée exacte de la fécondité intarissable et de l'ubiquité de Dieu. Tu étais à toi seul toute une Divine Comédie moderne, et il faut l'entendre à la lettre, car peut-être qu'aucun homme du temps n'a possédé comme toi le sentiment catholique intégral du monde, n'a fait si totalement le saut mortel dans la marmite ardente où bataillent l'Enfer et la Grâce. Tu avais la clownerie de certains grands saints, une familiarité avec le Mystère à donner le frisson. En somme, tu ne te sentais bien chez toi qu'en ton abbaye de St Benoît-sur-Loire, près de la relique du saint. L'ange de la Fantaisie chez le Père de la Règle, n'est-ce pas là toute la poétique ? »

[2] Appartement de Budry à Paris, qu'il prêtait volontiers à ses amis.

Paris Dimanche [1924]

Mon cher Paul

330 rue St Jacques

Voilà le premier beau voyage qui vient à ma connaissance, et pur de toutes les sucreries des aimables rencontres et de toute cette quincaillerie qu'on décore du nom d'attrait. Pas de visière au front, les yeux s'aggrandissent, s'aggrandissent jusqu'à l'incandescence « à blanc ». Vous décrivez cela supérieurement. Le goût de chardon m'en vient à la bouche. Il y a les fêtes des fleurs et celles des épines. Dieu merci c'est dans celles ci que votre char a brillé, sous le parrainage de ces grands personnages préoccupés des églises de Ravenne, avec leurs sourcils froncés. Probablement êtes vous encore maintenant sous le coup du merveilleux éblouissement de cette

course errante, tandis que les autres remâchent leurs aimables rencontres au stéréoscope (revivez vos plus belles heures....) Vous redoublez mon goût des voyages. Les gens à stéréoscope ont gardé le souvenir de chaque cigarette fumée, de chaque voisin de tramway, de tel faux pas : vous n'avez d'autre souvenir de ce voyage (et puissions nous n'en avoir d'autre de toute la vie) qu'à l'oreille un sifflement de coquillage qui en dit long. Tant mieux ! Vivent les paniques, et les orgies d'éponges à vinaigre ! Paris est aussi un bon endroit pour y porter ce regard aiguisé, enflammé jusqu'à devenir aveugle

Vous y viendrez je pense continuer votre voyage, qui n'aura du reste maintenant plus de fin je souhaite ? J'y attends votre venue avec beaucoup d'impatience. Vous y verrez sévir l'exclusive préoccupation d'étonner ses compatriotes et de se faire admirer en déconcertant. Tel est le penchant de la jeunesse épanouie de mes géniaux amis. Ça vaut mieux que d'aller au café ? Voire — J'ai vu Cingria de qui les affaires n'ont pas l'air trop fleurissantes ; il est amoureux du Kid. Du reste moi aussi j'en suis fou. Je vais au cinéma seul tous les soirs, je pleure, je ris, je ris dans mes larmes, mes voisins me regardent avec inquiétude. J'ai vu un très bon film qui est Baruch, un très mauvais qui est La galerie des monstres (Léger a un peu collaboré) et beaucoup d'autres très mauvais mais tous ceux de Jackie Coogan sont admirables. C'est au journaliste que je m'adresse [1]. Je peins beaucoup, et très mal : des tableaux qui ont pour sujet : « leçon de botanique » et qui se passent parmi des branchages. C'est mauvais mais ça deviendra mieux en travaillant et je travaille beaucoup — Du reste je ne le fais pas pour bien faire mais parce que ça m'amuse. Une des pensées qui me sont le plus chères est celle que vous écrivez ou allez écrire un roman. Une autre est que peut-être vous finirez par traduire avec des collaborateurs ce livre de Strindberg dont vous m'avez souvent parlé. Ne pensons plus au chandail amphibie qui a eu le sort qu'il méritait. Mais j'irai le chercher l'année prochaine pour aller le planter en étendard sur quelque sommet. A vous de tout cœur

Jean

---

[1] *Baruch* est l'œuvre du réalisateur allemand Ewald Andreas Dupont (1891-1956), *La Galerie des Monstres* (1924) celle de Jacques Catelain. Le temps a confirmé le jugement de Dubuffet.

Buenos Aires, 30 janvier [1925]

Poste Restante
Buenos Aires
Argentine

Mon cher Paul

Avez-vous reçu ma lettre-avion ? J'ai bien peur que des collectionneurs de timbres ne l'aient interceptée — Je vous avais aussi écrit sur le bateau mais je crois bien n'avoir pas terminé, ni expédié ma lettre — Je vous devais pourtant un récit de voyage ; j'ai encore en mémoire le vôtre d'Italie si étonnant. Mais il est trop tard pour cela : mon voyage maintenant c'est de la vieille histoire depuis un mois que je suis arrivé ; et une poule de Paris qui a eu la précieuse idée de m'envoyer dans une lettre trois petits calendriers 1925 frais éclos et parfumés a fort bien jugé en cela que les jours ici comptent pour trois. A propos je suis arrivé ici le 1er janvier à l'aube : c'est une date ! Et sans argent ! vous voyez à quels expédients il me faut recourir et vivre ici n'est pas un problème commode. La réelle histoire de cet homme-sandwich fantaisiste que vous lirez dans mes papiers vous en donnera une idée. Je ne fais plus de peinture et ne veux plus en faire : qu'en pensez-vous ? [1] Je veux planter des betteraves et vendre des sardines. Pour cela observent judicieusement mes amis il faut avoir des betteraves ou des sardines et c'est là que commence la difficulté. A coup sûr je persisterai dans cette disposition d'esprit mais moins certainement persisterai-je dans mon séjour sur ce continent souverainement antipathique — Je me souviens d'avoir une fois parlé avec vous, à propos de Milan, des villes plus ou moins *éclaboussantes* : les voilà trouvées ! Irrespirables, à moins de n'avoir d'autre but que d'amasser des piastres, ce qui n'est pas encore mon cas. Au cours des rues de la ville pas la moindre place où il fasse bon vivre, vous souvenez vous de ces petites places Italiennes au plafond bas où on aurait passé sa vie sur un banc ? Rien que des rues tirées au cordeau et *toutes identiques*. Résultat absolument infernal. Je pense à l'obsession qu'était devenue pour mon ami Masson quand il habitait un atelier la pensée d'avoir une fenêtre, de se mettre à la fenêtre : même obsession pour moi de voir une courbe, une rue qui tourne. Vous imaginez vous ça ? Je compte aller bientôt dans l'intérieur, peut être avec un oncle que j'ai retrouvé ici avec beaucoup de mal et qui est aussi démuni que moi pour l'instant : nous irions cultiver Dieu sait quoi. Pour augmenter mes ressources j'ai eu la pensée de faire 3 articles sur un ton de chroniques et qui pourraient peut-être trouver place dans votre Gazette de Lausanne [2] ? Je vous les envoie à tout hasard, j'espère que vous aurez

la bonté d'essayer d'en tirer parti et de m'envoyer par mandat et le plus vite que vous pourrez ce que vous en aurez tiré — Naturellement découpez les, cisaillez les tant qu'il vous plaira si besoin est. Je peux par la suite en faire d'autres, particulièrement quand j'irai dans l'intérieur. Faites le plus vite que vous pourrez. Et puis envoyez moi de vos nouvelles. Mon meilleur souvenir à Madame Budry et Claude et notre danseuse — non pardon ! rythmicienne. A vous bien sincèrement

Jean

que sont devenus vos projets de page artistique de la Tribune, et aussi cette revue de Genève, je crois, que vous deviez plus ou moins reprendre en main, comprenez vous de quoi je veux parler[3] ? Donnez moi des nouvelles

---

[1] « Les travaux appartenant à la période dite préhistorique — antérieure à 1942, affirme Max Loreau dans sa Préface au *Catalogue des travaux de Jean Dubuffet,* ont été (...) voués à l'oubli par le peintre. Cohérent avec lui-même, Jean Dubuffet ne les a pas jugés plus satisfaisants aujourd'hui qu'autrefois quand, déçu par eux, il renonça à peindre pour se consacrer à des activités plus modestes » (fascicule 1, Pauvert, Paris, 1966, p. 24).

[2] Il ne nous semble pas que ces articles aient paru dans un quotidien lausannois.

[3] La *Revue de Genève,* à laquelle Paul Budry n'a pas collaboré, annonçait dans son numéro d'octobre 1924 sa fusion avec la *Bibliothèque universelle,* sous la direction de Robert de Traz.

Quant à la *Tribune de Lausanne,* elle n'a à l'époque ni page littéraire ni page artistique.

C.-F. Ramuz à Paul Budry

L'Acacia
COUR p. Lausanne 14 avril 25

Cher ami,

Je n'avais jamais si bien *senti* que nous étions du Rhône qu'en lisant « Pinget dans la Cage aux lions. » Vous nous aviez recommandé de manger ce poisson en famille — c'est bien ce que nous avons fait, mais c'est que nous savions qu'il avait été péché en « bonnes eaux ». Je compte que « ces Vaudois » vous en sauront gré, mais sans en être bien sûr. Il n'y aura qu'à recommencer à tendre le filet ou à jeter la ligne [1]. En attendant, toute espèce de vœux (de Pâques, les meilleurs): un article de M. Rivier, l'approbation du « corps enseignant », des sommes... [2] Et nos remerciements de tous les deux, cher ami, avec mes bonnes amitiés

R.

---

[1] *Pinget dans la cage aux lions et autres histoires pour dérider ces Vaudois,* illustré par Charles Clément, paraît chez Gonin, à Lausanne, en 1925.

[2] Dans la *Gazette de Lausanne* du 15 février 1925, Paul Budry avait traité du « Réveil de l'art sacré » qu'illustraient avec éclat Alexandre Cingria et ses amis :

«(...) cette tradition est moins dans l'art scolastique où ils la placent que dans la foi de ces époques et de tous les temps. Ils en parlent comme d'une loi de soumission, et, naturellement, ainsi considérée, elle est morte à jamais pour l'artiste vivant. On dirait qu'il s'agit d'ajouter un chapitre apocryphe à la Bible, un vitrail du XIIe à la cathédrale. (...) Je n'ai vu partout aux époques vivantes qu'une tradition : l'acte de foi sans scrupules, la liberté d'élan, une seule unité : l'ardeur. Si l'art moderne doit rentrer dans l'Eglise, c'est ainsi qu'il doit y entrer, à pleines voiles. »

Le peintre Louis Rivier répond à Paul Budry dans la *Gazette de Lausanne* du 1er mars 1925 par un article intitulé « Art et Religion » en reprenant certaines affirmations de l'écrivain :

« Ah ! que celui qui parle de l'« acte de foi sans scrupules, de liberté d'élan » dans la création connaît peu tous les intervalles de refroidissement qui séparent la conception de l'œuvre d'art de sa réalisation définitive ! Qu'il conviendrait mieux de parler ici de persévérance, de volonté, d'opiniâtreté même. Que c'est mal connaître le Moyen Age que de n'y voir que l'« ardeur » comme seule raison d'unité. »

Puis il fait des vœux pour que l'« art religieux » soit :

« Qu'on nous donne en effet des artistes prêts à renoncer à leur propre gloire, à sacrifier leurs succès personnels, sincèrement décidés à servir leurs frères en magnifiant Dieu par la représentation, sur les parois des églises et des temples, de toute l'histoire de Son intervention merveilleuse au sein de l'humanité et qu'il n'y

ait non pas un, ni deux, de ces artistes, mais dix, mais cent, alors l'Art religieux sera né de nouveau, et avec lui la tradition vivante, sans qu'il soit nécessaire de la définir, ni même d'en parler. »

O Ramuz, ô Bovy, la *Voile latine* serait-elle à recommencer, et les *Cahiers vaudois,* ô Budry, ô Gilliard, aussi ?

Ajoutons que Paul Budry ne se cachait pas la difficile réalisation d'un « art sacré » indépendant et libérateur :

« Et quand je compare la dignité du culte calviniste dans la superbe ignorance de l'art, ces murs gris, ces longues fenêtres désolées, ces bancs de sapin, ce troupeau noir broutant la parole aux pieds de son berger, ceci, me dis-je, c'est un ordre, comme l'art créateur en est un. Mais comment si distants se rejoindraient-ils si ce n'est dans les douleurs d'une nouvelle Réforme ? (...)»

16 dec. 28 Cher ami Merci d'avoir pensé à ce mauvais voyageur (qui ne voyagera plus, et en tout cas pas sans vous). Il a à vous reprocher

C. F. RAMUZ

quelques mensonges, ce qui ne l'empêche pas de saluer au passage de nombreuses vérités [1]. Toute espèce de vœux, dont plusieurs « littéraires. » Comment allez-vous ? Je vous prie de présenter mes hommages à Madame Budry et de trouver ici pour vous mes meilleures amitiés

R.

[1] *Trois Hommes dans une Talbot.* Avec Henry Bischoff et C.-F. Ramuz à la recherche de la France. Lausanne, Payot, 1928.

A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Le cœur de Voltaire

Sous l'œil de vingt photographes, un vieux serrurier, requis, dévissa la plaque de bronze et sortit de son étroite alvéole une coffret qu'on posa sur une table : on leva, d'un coup de pouce, le motif ciselé qui gardait la serrure, et la main du ministre plongea...

Elle reparut tenant un cartonnage doré, comme celui qui habille les momies égyptiennes et qui avait la forme et la dimension d'un ex-voto catholique. M. Bérard éleva à la hauteur de sa tête cet objet si différent de ce qu'on attendait avec une certaine petite angoisse, et tout le monde put lire cette inscription peinte en noire : *Le cœur de Voltaire, mort le XXX may MCIILXXVIII.*

Ayant agité cet étui naïvement bilobé tout près de son oreille à laquelle il rendit le son d'un grelot de bois, M. Bérard se défendit de faire le moindre discours et donna seulement lecture du procès-verbal de 1864 avant de soussigner le premier à un nouveau procès-verbal qui commençait malheureusement, et sous les yeux même de Voltaire, dans le style des indicateurs de chemin de fer.

Le 20 février 1924, à 14 h. 30, M. Léon Bérard, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, a honoré de sa présence l'installation du plâtre original du Voltaire de Houdon dans le vestibule d'honneur de la Bibliothèque nationale et l'ouverture du coffret contenant le cœur du grand écrivain.

Le ministre a pu constater que le cœur se trouvait dans le coffret et celui-ci a été replacé aussitôt à l'intérieur du socle de la statue où il était conservé.

Le procès-verbal a été signé par le ministre le jour et an que dessus.

Quelqu'un s'avança : c'était M. Silvain, souriant avec componction, une phrase de Voltaire aux lèvres, une seule et qu'il récita son chapeau à la main :

« Vous nous reprochez (écrivait Voltaire à un Anglais) nos E muets comme un son triste et sourd qui expire dans notre bouche : c'est précisément dans ces E muets que se trouve tout le charme de notre prose et de nos vers : Empire, Couronne, Flamme, Victoire, Diadème, toutes ces désinences heureuses laissent dans l'oreille un son qui subsiste encore après le mot commencé, comme un clavecin qui résonne quand les doigts ne frappent plus les touches. »

Le bon doyen consentit volontiers, comme les nouvellistes l'en priaient le crayon en suspens, à répéter cette belle citation : il prononça Di-adème et subciste et s'interrompit pour murmurer : « Quelle leçon de déclamation ! »

Après quoi : « Messieurs, fit M. Léon Bérard, voici le moment ou jamais de relire *Candide*. »

style des indicateurs de chemin de fer. Savoir comment est l'autre

peut-être est-ce une allusion à l'accent aigu de Bérard

admirez l'à propos

Rivalisation d'à propos

mon cher Paul

Je pense bien que hors de nos frontières vous aurez de foie à cette lettre écrite n pas à la machine à écrire mais à la rotative et que je voudrais illustrée de peintur analogues en fragments de timbres postes bras et jambe de semeuses aux trois couleu Ce n'est pas une lettre mai un numéro expurgé Matin de ce matin. J'ai voulu vous remettre en mém l'étonnant à-propos franç et non pas si particulièrem parisien comme en témoign le maire de la Trinité sur r Admirez combien les gens se lient facilement dans le tribunaux, l'accusé et le président s'appelant par leurs prénoms. Quant à la dame elle a des réponses d'u certain style que vous en semb Double influence des romans russes et des tragédies grecques

J'ai payé vos contributions
au mois de janvier 250
vous m'aviez prêté 100
je restais en dette 150
(sur les 300 p. mois) D'autre
part vous m'aviez parlé
de me rembourser vers
le mois de février des 2 toiles
de l'Oeil Clair. Donc pour
février je paye 100 qui
avec 150 font 250.
Je verserai 200 ce soir
même à votre frère et les
50 le mois prochain

LE PRÉSIDENT. — Avez-vous dit à l'employée de Basiliondis : « Je tuerai cet homme, le bagne ne me fait pas peur. »

L'ACCUSÉE. — J'ai dit, mais à Basiliondis, que le bagne était préférable à la vie que j'avais.

Mais elle écrivait à Basiliondis ceci, par exemple :

L'endurcissement au péché entraîne une mort funeste. Comme dans Carmen, *ça finira mal !*

On en vient au crime. Alfred soutient qu'il ne croyait pas le préparer en essayant l'arme « pour s'amuser ».

LE PRÉSIDENT. — Et après, Alfred... sachant que votre mère a tiré sur votre père... vous ne sentez rien ?... vous ne vous précipitez pas rue de Richelieu ?

ALFRED. — J'ai acheté un journal.

LE PRÉSIDENT. — En vous contant le drame votre mère avait fait le signe de la croix, n'était-ce pas un salut à la mort ?... Et vous n'avez pas bougé !

Alfred de Talhouet ne répond pas. L'interrogatoire est terminé.

Vos bonnes intentions et pistolaires sont bonnes à paver l'enfer

Je me réjouis beaucoup de voir s'approcher le terme de mon « époque bleue » et la possibilité d'aller vous voir à Lausanne

Bonjour à Clément et mon meilleur souvenir à votre famille. A vous de tout cœur Jean

Tzara est furieux de ne pas avoir de nouvelles de vous.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME

« Sieur ne daigne, Monsieur suis »

LORIENT, 20 février.— Télégr. *Matin*.— Nous avons signalé la comparution devant le tribunal correctionnel d'un industriel parisien, villégiaturant l'été à la Trinité-sur-Mer, M. Bourgeois, qui avait été l'objet dans une délibération du conseil municipal, de l'appellation « le sieur Bourgeois » qu'il considérait comme injurieuse. Aussi, le 21 janvier dernier, sur la place publique, avait-il interpellé en termes que le *Matin* a rapportés, le maire, M. Rigoine qui, s'estimant outragé, avait demandé des poursuites.

Le tribunal, dans le jugement qu'il vient de rendre, a estimé qu'il y avait bien eu outrages à un magistrat à l'occasion de sa fonction et il a, en conséquence, condamné M. Bourgeois à 16 francs l'amende.

Voici que Monsieur
Théophile Cartraire
nous persécute à
nouveau

Charles Clément à Paul Budry

Marseille lundi [1927]

Mon cher Paul,

Merci, ta lettre m'a apporté un certain soulagement — je suis ici seul perdu dans une foule invraisemblable et en face de moi-même. Je t'assure que ce n'est pas drôle. Je n'ai plus rien. Tu me parles de venir à Paris en Juillet. Cela me ferait un bien grand plaisir — j'ai des tas de choses à dire mais je ne peux presque pas écrire — c'est du reste inutile — on ne dit jamais que la verité de la seconde, surtout dans mon cas. Je change à chaque instant et je parais loufoque. [...] — je suis trop incertain encore un bouchon flottant quoi ! mais je sens tout au fond, dans mon intérieur comme l'aurore d'un grand renouveau d'un bénéfice moral. Je t'en parlerai je ne puis pas écrire tout cela. Dans tous les cas je suis certain d'une chose — c'est que j'étais bien près de la mort, bien près d'être définitivement foutu — ayant tourné par l'ironie. Cela, je le crois est fini. J'ai compris et mes yeux voient de nouveau. Non ! la vie n'est pas une comédie — c'est l'esprit qui vous fait croire cela. Le cœur dit non ! les hommes souffrent trop. Chez nous — nˢ sommes tous spectateurs ! c'est la mort. Pardonne moi de te dire tout cela ça ne sert à rien.

Pratiquement voici. Je travaille comme un enragé et je *crois* que le benefice sera vite énorme — [...] J'espère que *si je puis travailler* d ici 3 mois j'aurai mis debout quelque chose de serieux — je me sens une force terrible — mais svp. donnez moi votre amitié [1] — Je te serre bien affectueusement dans mes bras

ton pauvre vieux Charles

[1] « Ce terrien, écrira Paul Budry dans son *Charles Clément,* paru dans la collection des « Peintres nouveaux » de la *Nouvelle Revue française* (1932), ce terrien descend le Rhône jusqu'à Marseille, se découvre une âme de vagabond des mers, de poète des terres chaudes, et couvre fiévreusement, comme des messages d'urgence, les premiers feuillets d'une épopée marine qui vont fonder sa réputation d'illustrateur de l'Aventure. Le lecteur fanatique de Stevenson, London, Conrad, qu'il avait toujours été, crevait le livre, prenait le baptême de la mer. »

[Paris] 100. rue d'Assas. VIe

[1928-1929]

Mon cher vieux —

Me voici installé — Delhorbe m'a loué 2 pièces dont une fait atelier. Je vais pouvoir travailler dur [1]. *Seulement il me faut des fonds je vis d'emprunts.* Merci pour tout ce que tu fais — Seulement fais aboutir *qq chose* stp et envoie moi ce que tu peux. [...] D'accord pr exposition Vallotton — ce sera seulement des aquarelles, dessins, sepias — peut être quelques huiles, mais ce n'est pas sur.

Rodrigues [2] commence tout doucement à montrer mes choses, j'ai bcp d'espoir : seulement pouvoir tenir le coup. Le reste viendra je le crois. Je ne puis vivre que de la Suisse pr l'instant.

Pour les deux paysages fais des prix abordables sans toutefois les deprécier trop — surtout que ton amateur *ne dise pas* ce qu'il les paye Pour l'*editeur*, je n'aurais rien redemandé, c'est toi qui m'a écrit que tu demandais pr moi un supplément [3]. [...] Ce que tu me proposes de lui faire « histoire suisse heroi comique » ne me dit rien qui vaille — mais tu verras par la suite une autre idée se réaliser que tu es loin de soupçonner. Pour l'instant je n'ai pas le loisir de m'occuper d'autre chose que de peindre et graver. Je suis aussi bien introduit au Nouvel Essor [4]. Seulement il faut que je fasse d'autres gravures — les sujets historiques étant peu demandés ici. Je m'y mettrai sous peu dès que quelque copain charitable m'aura apporté ici mes affaires de graveur : cuvette rouleau, pince — Je me rends compte que tout ce que j'ai gravé jusqu'ici ne vaut pas un clou c'est fort comme métier mais trop fait — j'ai en moi autre chose — plus rapide — moins compassé plus spontané. Ne pas foutre le tonneau dans le verre —

Mes gravures sont du reste appréciées — Au Nouvel Essor on m'a dit qu'il n'y avait pas de graveur ici d'un tel métier — pour les sujets on me conseille de faire des choses burlesques plus directes. Je suis tout à fait d'accord. En Suisse j avais trop de temps pr ruminer mes trucs — c'est un danger.

Pour l'Exposit. de Zurich — attendre que j'aie du nouveau.
[...]

Je serais aussi heureux si tu vas à Genève que tu parles avec Moos — lui demander s'il veut être mon représentant à Genève — Je lui

enverrais des choses très vendables sur lesquelles ils pourrait raboter quelques maravédis. Par ces temps durs — cela peut l'interesser. Parles lui stp. Mon cher Paul — tout ce que je puis te dire — envoie moi du pèze au plus tot — dis toi que je fais tout — je me débrouille bien mais je ne puis brusquer les choses. J'ai *grand* espoir mais il faut que je puisse tenir.

A toi de tout cœur

ton vieux Clément

P. S. Ne me laisse pas goger sans réponse — dis toi que je dépends presque exclusivement de toi pr l'instant
[...]

---

[1] André Delhorbe (1889-1958), frère de Florian Delhorbe, s'occupait à Paris de publicité et fréquentait surtout les hommes de lettres et les peintres.

[2] Marchand de tableaux de la Rue Bonaparte, à côté de l'Ecole des Beaux-Arts.

[3] Les éditeurs du Verseau à Lausanne.

[4] Galerie de la rue des Saints-Pères exposant estampes et gravures. Les projets de Clément ne se réalisèrent pas.

Hotel nautique [1929]

Quai des Belges 7.
Marseille —

Mon cher vieux.

Sommes ici depuis hier après avoir passé qqs jours à Evian. Reçu ton mot dans les derniers jours à Paris. Ai cherché à voir Cendrars. il est parti en voyage avec des amis je ne sais où — c'est au Sans Pareil qu'on me l'a dit. Je regrette bcp — j aurais fait avec plaisir mon possible quoique cela soit bien inutile. Je connais C. il a des tas de manuscrits en train et il hésite à se coller du turbin supplémentaire. Toutefois je crois savoir qu'il a besoin de pèze — Peut-être en automne pourrais je le voir et le tater [1].

— Pour les « Scènes de révolution » je ne les ai pas vues — et n'ai pas connaissance de ton texte — Ce sera je pense pour cet automne [2]. Je ferai un saut à Lausanne pour les vitraux et embrasser les gosses. Ici je dois turbiner comme un forçat et nous y resterons jusqu'à mi-septembre si tout va bien.

J'ai appris que tu as quitté Mon repos. N'oublie pas de me faire savoir ta nouvelle adresse que je puisse t'atteindre éventuellement. Tu décroches les prix littéraires au tir de pipes romand, avec une maestria qui m'épate j en suis très heureux. Quand auront ils un prix pour les peintres — ces salauds ils s'en foutent. Enfin n'en médisons pas trop — Nous avons du bon [3].

Je regrette bien de ne pas être à Paris pour ton retour — j aurais eu un grand plaisir à te voir et à parler d'un tas de choses avec toi. Amuse toi bien — repose toi, turbine et à bientôt tout de même, j espère. Je te les serre bien amicalement

ton vieux Clem

Mes amitiés et bons souvenirs à ta femme stp.

Bon Dieu, qu'il fait chaud !

J'ai chargé un ami écrivain et ami de Cendrars de me tenir au courant des déplacements du dit.

---

[1] Le projet de Clément aboutit à une série d'eaux-fortes qui illustreront *Une Nuit dans la Forêt* de Blaise Cendrars, Au Verseau, Lausanne, 1929.

« Au Sans Pareil » : maison d'éditions parisienne où Cendrars dirigea en 1930 et 1931 la collection des « Têtes brûlées » qui ne comprendra que deux volumes : *Feu le Lieutenant Bringolf,* mémoires traduits par Baul Budry, et *Al Capone le Balafré.*

[2] *Scènes de la Révolution française,* 5 eaux-fortes de Charles Clément accompagnées d'un texte de Paul Budry, Au Verseau, Lausanne, 1929, où le peintre et l'écrivain rivalisent d'imagination et de verve :

« Ces journées — *c'est pas trop tôt qu'on aurait enfin le droit de se laver les coudes dans le sang des bonnes familles* — furent pour le cœur populaire un régal de frissons, de chaleur, de théâtre, pour tout dire un festin de sensibilité.

[...] Le poing dans la gueule, à la bonne heure, et le poing rallongé d'une hache de tonnelier, d'un mandrin d'imprimerie ou d'un pic de paveur, tant mieux, c'est franc, c'est rigolo, c'est juste. »

[3] Le Prix Eugène Rambert 1929 fut décerné à Paul Budry pour ses *Guerres de Bourgogne* (parues au Verseau, Lausanne, 1927 et reprises sous le titre de *Le Hardi chez les Vaudois,* en 1928, La Baconnière, Neuchâtel) et *Trois Hommes dans une Talbot.*

[Paris] Joseph Bara 3 [1932]

Cher Paul,

J'attendais pour t'ecrire d'avoir reçu les épreuves de la N R F. Car Malraux est parti et je ne sais si la fabrication se fera pour sept. ou plus tard. C'est Mlle Gras qui doit m'envoyer ces jours les nouvelles à ce sujet.

Ta femme m'ecrit une lettre qui m'oblige à *rectifier de suite* car je vois bien qu'il ne faut jamais dire quoi que ce soit qui puisse être mal interprété. Il va sans dire que tu as le droit de penser et d'ecrire ce que tu veux sur moi — et je le regarde comme sacré — et tiens à le publier intégralement. D'autre part moi j'ai aussi le droit d'être un peu peiné de voir que tu me situes dans un milieu ou je ne crois pas que je serais tout à fait à l'aise. Je te ferai voir quelques points précis sur les épreuves de ton article et peut être me concèderas que je n'ai pas tout à fait tort Tu dois me connaitre assez pour penser que ce n'est ni vanité ni question d'éloges ou de blâme. Je m'en fous. Il s'agit de savoir si mon athmosphère spirituelle est la bonne ! Dans tous les cas je ne t'en parle que parce que *forcé*. Je ne l'aurais fait personnellement que de vive voix — cet été et une fois l'article imprimé.
Je sais trop bien ce qui me fait vivre pour pouvoir croire que je ne suis que santé et tempérament. En un mot une brute qui peint. Non mon vieux ! — je comprends tres bien que tu as été parfaitement sincère — que tu as cherché à serrer au plus près ta conscience. Et c'est cela qui me peine — non pour toi mais pour moi car si *vraiment* je suis tel je me degoute tellement que je ne vois plus aucune raison de peindre. La peinture n'est pas sa propre fin — il y a autre chose qui, j'en conviens est souvent inexplicable [1]

J'ai donc dit à Mad. B... ceci :
que j'étais peiné qu'après 20 ans de relations (ou presque) tu me vois comme un matérialiste — ce que je suis bien loin de me sentir. *Mais tout cela est ridicule* et dans le cas qui ns **occupe mon appréciation ne compte pas,** c'est la tienne seule qui compte — c'est la façon dont les autres vous voient qui seule compte. Et je puis m'illusionner sur la clarté de mes intentions. Malraux est parti le jour après que je lui ai remis l'article. Il m'a dit qu'il allait donner des ordres à Mlle Gras et que j'aurais les Epreuves 8 jours après. Je les attends. Je ne pense pas que le livre sortira avant octobre [2]. Et ns aurons l'occasion de parler de tout ça pendant l'Eté. En juillet je serai à L. [...]

Surtout, mon cher vieux, *crois moi à la lettre* je n'ai pas la plus petite aigreur — au sujet du fameux article — Je *te suis tres reconnaissant* d'avoir pris la peine de le faire surtout dans les circonstances difficiles où tu te trouvais toi même. Je t'assure que ce n'est qu'une différence d appréciation que je crois momentanée chez toi ; tu as fait au plus près de ton jugement. C'est tout ce qu'on peut demander.

Pour le reste j'ai pu souvent apparaître sous un jour un peu faussé.

Du reste c'est la dernière fois de ma vie que je me confierai même pour des choses toutes relatives et bénignes à une femme quelle qu'elle soit. Amen.

ceci entre nous

J'attends 2 mots de toi plus chaleureux que ceux de ta dernière lettre.

Crois moi toujours ton
bien affectueusement dévoué

Clément

P. S. Pour l'ensemble de l'article je l'ai trouvé très bien — très sérieux — et justement depourvu d'un certain ton « amusant » que tu as souvent pris. C'est pourquoi j ai ressenti plus précisément certaines appréciations —

---

[1] Voici quelques-uns des passages où Budry, dans son *Charles Clément* (op. cit.), se rappelant le mot de Whitman : « L'âme et les choses grossières sont proches », a peut-être un peu forcé la note :

« Entre la sensation qui met le branle aux pinceaux et la forme dans laquelle elle s'écrit, pas de détour mental, pas de grille pour écriture secrète, mais une fièvre à ne pas laisser fuir la proie, à placer les dents sur tous les bons morceaux à la fois. Sentir, et que la touche jutât à la toile comme un jet de saveur, si cela se pouvait, ce serait son programme. L'exubérance, l'entrain à coller ses sensations au mur, cette façon directe d'y aller, d'empoigner le problème sans ruse, sans esprit, et d'entrer comme chez soi dans l'épais, dans le trivial, dans le gaillard du spectacle, cela fait déjà une originalité dans un temps qui n'a pas coutume d'y aller de ce train, et plutôt se complaît à passer l'émotion aux filtres du calcul et du rêve. Cela vous rétablit un commerce mordant entre la vie et la peinture, et vous démaillote la chose de l'art d'un excès d'artifice où l'embrouille la culture.

[...]

Dans l'éventaire de la peinture, c'est le rayon des matérialistes, pour qui la matière demeure le fondement de toute connaissance, la matrice de toute création, le protoplasme des idées. Rien ne vient que d'elle et par elle. Hors d'elle tout est fragile et hasardeuse construction de l'intelligence. Mais plus je la pénètre et l'étreins de mes sens bien portants, plus je la désintellectualise en me plaçant dans

la relation spontanée entre la matière des choses et la matière que je suis, plus elle me découvre de substantielles propriétés.

[...]

Pantagruélique, a-t-on dit, il garde donc une bonasserie dans l'outrance, un joyeux immoralisme qui s'arrange de tout. Qu'il figure sur la toile une maternité épanouie, ou sur le papier une rafle d'esclaves, c'est pour le bonheur d'entrechoquer de beaux et palpitants matériaux, de fouiller dans le vif, de faire de la chaleur et du mouvement. Mais ces matières qu'il charge de si riches propriétés, elles sont dépourvues des ingrédients de la tendresse, de la pitié, de la perversité, d'un jugement enfin sur la portée de l'événement. Délicate question qui se pose à l'esprit devant la formidable santé de cette œuvre, savoir si l'ingrédient moral n'est pas l'ingrédient nécessaire jusque dans les subtils partages de la matière picturale, et si ce n'est pas là le sel qui manque parfois à ces fortes pâtes pour hausser l'intensité à la puissance, le sensuel au sensible et le pathétique au tragique. »

[2] Charles Clément qui habitait cet été-là l'Hôtel Victoria à Chexbres se souvient que Malraux, et sa femme, lui apportèrent le livre terminé et séjournèrent là une semaine.

Charles Clément vu par Paul Budry

« le matérialiste
les vitraux et la couleur brillante
le terreau, le cul terreux, la boue, la marne
l'homme au sillon, pris à l'épaisseur, ces ramasseurs de
pommes de terre, ces pommes de terre,
ces bas quartiers, les profondeurs du sol social,
l'ombre, les ombres plus grasses dans les ombres rudes
l'ombre du corps sur le corps, l'enterré, l'enterrement
(Courbet, Daumier, Delacroix)
la férocité, la tendre férocité, se rouler ensemble dans ceci,
dans la mer, dans l'aventure
Ne pas garder ce controle, ce quant à soi, ce billet de fauteuil,
ce rôle de voyeur ou de voyant, être dans, parmi, entre
cette sincérité de l'acte d'amour, ne rien réserver
patauger dedans
pousser jusqu'aux entrailles, saisir les entrailles, empoigner
ces viscères rouges, violets,

Y aller tête baissée, sans réflexion, comme l'assassin qui fait vite et qui plonge à fond sa poussée de haine, d'amour.

Un esprit embrouillé, trop crédule à sa poussée, trop confiant dans la violence de son envie, de son rut.

L'esprit, l'intelligence consiste à attendre, à suspendre, à lâcher prises pour considérer les démarches des éléments, de remonter à la source

Il voit nettement les fins de la peinture, quelle prise de possession du monde elle doit se proposer, façon de rejoindre la vérité qui n'est pas enfouie dans le monde, mais qui est enfouie dans ma tête. Il faut beaucoup se la casser, casser cette coque au dur des choses pour qu'il en sorte l'image cachée. Cette image cachée, de moi ignorée mais poursuivie et désirée, c'est le vrai du peintre. Le vrai ne peut être le réel, mais ce réel recomposé dans les registres de ma pensée, c'est à dire en poésie.

mille chemins autant que de têtes

Autant d'erreurs.

Le vrai a besoin de l'erreur, comme le fruit de l'arbre

Le vrai est un produit de l'erreur.

On n'a pas assez dit l'utilité de l'erreur. On voit que ce mot implique le mouvement. Le vrai, c'est l'arrivée, il n'y a plus rien après. Position intenable pour l'homme vivant.

Heureusement qu'il s'en découvre une autre par derrière ; il faut reprendre le bâton et cheminer dans une erreur nouvelle, insoupçonnée, comme sur l'alpe on redescend au torrent pour gagner le col prochain. Le vrai, c'est le point où l'erreur cesse d'intéresser, peut-être, où la fatigue prend, où l'on s'assied en disant : c'est là, j'y suis

Erreur dit mouvement, brassement d'espace, incertitude dans les chemins, chemins tentés, laissés, repris.

On cherche le débouché »

Esquisse d'un article de Paul Budry, peut-être de celui qui parut dans « les Peintres nouveaux », chez Gallimard, en 1932.

Rodolphe-Théophile Bosshard à Paul Budry

[Gryon, 1926]

Cher Maître,

on ne veut pas que je construise.
Bâtissez !
L'ordre du puissant financier dans l'« ombre » duquel je marche a dit un non si net que je le trouvai irrévocable.
J'aurais pu choisir une autre ombre, me direz-vous ; je suis en deuil et me contente sans révolte. Comme elles sont loin les révoltes ! les beaux soirs d'orage.
Bâtissez. Qui sait ? un autre jour peut-être vous rejoindrai-je.

Pour moi, si cela vous intéresse, j'hésite entre le lac et la mer. C'est tout. J'ai peint une femme dans les rochers ; elle a l'air morte, mais je crois qu'elle respire encore. Un petit cavalier en est déjà loin. Les pieds de la dormeuse sont sur une étoffe écarlate.
La grosse couleur m'amuse et
m'éveille dans cette heure grise. —

Vous ? le volant de la maison glissante ? Etes-vous sorti en auto ce printemps ? Ce printemps avancé qui a dû empêcher bien des suicides.

Du Bochet écrit des articles clairs et las donc très courts dans la Tribune de Genève. Cela m'amuse aussi.
Comme je sors de grippe, j'ai connu cet état. Mais le trouble et l'inquiétude d'agir sont revenus avec la convalescence, déjà.

Si j'habite Riex, nous ne serons pas loin et vous viendrez, après l'école, prendre l'apéritif chez nous avec Madame Budry. Vous payez votre essence (2-3 fr.) et moi notre alcool (2-3 fr.) Les comptes sont justes. Dieu le veut ainsi [1]

[...]
Si j'habite Nice, vous ne viendrez jamais, attiré que vous serez par Toulon, Marseille, l'Espagne ou Rome ou Gênes. Vous brûleriez Nice. Marsauche [2] viendrait à Nice, pour prouver que la Citron fait le tour du monde ; il y vendrait peu de bioxyne et les colloïdes s'y prennent en olives. Ce serait pour réchauffer son moteur, pour le luxe.

A Florence, je vous trouverais tous, les uns et les autres, comme tout le monde, pris comme à Lausanne entre deux pensionnats de jeunes filles, entre deux tea-rooms.

Allons danser à Riex.

Bien à vous. Dites une chose difficile à exprimer et très délicate à Madame Budry, un sentiment d'une amitié aussi naturelle et profonde que... tant de choses.

---

[1] Bosshard, comme le dit Budry, « s'est fixé à mi-côte entre Paris et l'Alpe, ces deux gouffres, au village de Riex parmi les vignes, les pieds sur ces grandes caves où les vins patiemment se décantent, tout feu, toute limpidité, tout alcool, des boues de la vendange.

Raisin, moût, vin, il y côtoie l'image de sa peinture, qui distille, comme la vigne, avec de la lumière la chose qui enivre » (*Pages d'Art*, octobre 1926).

[2] Marsauche, représentant de produits pharmaceutiques français, avait hébergé à la rue de Bourg le Salon des Peintres romands créé par les Cahiers vaudois, de 1914 à 1918.

[Riex, 1927]

Cher,

J'espère te montrer le cubage amusant de mon nouvel atelier. J'y ai reçu ton poème [1] : C'est la peinture qui nous couche, corps, âme, biens. Vieille maîtresse vicieuse !

Comme je n'osais pas simplement peindre de grands plans foncés, je les remplissais de tours de force épuisants. Assez de loopings. Le physique indique si bien la route et la paresse nous guide vers l'amour. Cette gravité : terre d'ombre brûlée, 20 tubes de chez Artès. Je peins donc de toutes petites nymphes sortant de la nuit, leur chrysalide. Je laisse aussi pousser ma barbe, prends du recul. Aubert vous aura dit ou va le faire, que je désire votre visite, vous, votre femme, Françoise, Aubert, c'est tout.

Il est grand temps de rassembler nos forces. Délicieuse chasteté.

Ce changement n'aurait d'importance que long ; on pourrait le faire important.

J'espère, dès la kermesse vous demander un peu de temps pour voyager avec vous et Gos aux souvenirs [2].

J'ai dit tu et vous comme quand nous causons. C'est bon, c'est une façon d'obliger à l'ordre sous une apparence de désordre. N'est-ce pas ?

Bien à toi Bosshard.

[1] Ce poème qu'un brouillon fait connaître a probablement été inspiré par le grand « Nu aux rochers » peint au début de 1926 :

à R. Th. Bosshard

Sur un Tableau

Quand son cou retomba comme un outil rompu,
et que je restai seul vivant sur notre couche,
je compris l'insolence et la beauté de Dieu :
Et pour être plus sûr qu'il me la prenait toute,
j'allai la lui prêter, tiède encor, vers les nues.

Des cloches me sonnaient sauvagement aux tempes,
mon cheval bondissait, enflammant les silex
et ce grand corps poli étalé sur mes jambes
roulait comme en amour aux rythmes du galop.

La terre forme là un théâtre ruiné
où les dieux venaient rire à la mort des Titans
Les orgues des rochers renvoyaient en riant
les blasphèmes choisis que je criais aux dieux.

Les glaciers éblouis balayaient les décombres
d'éclairs plus aveuglants que les feux des diamants
j'ai couché sous ces feux le corps nu de l'enfant
et je me suis enfui vers les pays de l'ombre.

[2] Dès janvier 1927 l'Association des Peintres, Sculpteurs et Architectes Vaudois projetait la construction à Lausanne d'une Maison des Arts qui fût une galerie d'exposition permanente. Pour acquérir les fonds nécessaires les artistes vaudois organisèrent de 1927 à 1931 des bals, les bals de l'Arc-en-Ciel, avec travestis, concours de costumes, parades et « bar excentrique ». Le premier eut lieu le 12 mars 1927 dans les salons du Lausanne-Palace que les peintres Bosshard, Aubert, Géa Augsbourg et Lurçat avaient transformé en un « cirque chatoyant » ; la kermesse, les 13 et 14 mai au Casino de Montbenon.

Paul Budry pour le Bal de 1931 invita le public en vers (*Feuille d'Avis de Lausanne,* 8 février 1931) :

Quand Noé le patriarche,
Après des mois torrentiels,
Vit le fameux Arc-en-ciel
Se peindre au-dessus de l'Arche,

Il fit sortir aussitôt
Sur les humides prairies
Toute sa ménagerie,
Du mammouth au vermisseau.

Et, dès qu'ils touchaient l'herbette,
Bêtes et gens confondus
Gambadaient à corps perdu.
Ah ! mes amis, quelle fête !

L'ours valse avec le berger,
Les loups avec les bergères,
Le singe écrivit par terre :
« Défense au cafard d'entrer. »

Ainsi, Messieurs et Mesdames,
Quand le Déluge a passé,
Il faut s'ébattre et danser
Sous l'Arc-en-ciel aux sept flammes.

[...].

[2] Emile Gos a souvent photographié les tableaux de Bosshard.

Camogli 12 nov 39.

Je voudrais te parler de tout, des choses, de tous ces petits bonheurs qui se tissent tout seul. C'est que j'oublierais de raconter la température, le brouhaha, celui de la mer qui fait une basse continue, celui de tous les bruits d'homme, les odeurs, les brumes, les hauteurs, l'ombre des voûtes partout, leur réveil sous des arceaux blancs, leur rechute dans des pintes qui sont bordées de tout petits pissoirs, s'éblouissent sur une terrasse lacustre à pilotis et verdure où l'on demande un Campari ou des vins tous différents, très différents. Les rouges sont les meilleurs. Comme la mer, aussi continu qu'elle dans son chant, la messe sempiternelle des groupes d'hommes qui causent sans bouger d'un pas cinq heures de suite.

Le merle de cette forêt c'est le gosse et son grand jeu, les petits avions de papier. Tout le reste est une litanie dite par toute une foule sans femme, le vent dans une forêt. Quel air pour voler ! Imagine cela devant un décor de gratte-ciels pieds dans l'eau. Des bateaux tout petits comme des babouches bleues et jaunes, partout, dans l'eau, sur la place, dans des corridors, partout, partout ; des gros aussi, mais pas un à vapeur, je veux dire à cheminée. Ils ont bien ri quand je leur ai dit que j'étais étonné qu'il n'y en eût pas sur l'escalier de l'église. Ils sont gentils et m'estiment parce que je leur ai dit que nous étions un peuple fier — (Pas les bateaux, les gens.) Quel cadre pour un musicien ou un poète. Pour un peintre, ma foi, la nature morte est un peu trop grosse. Il faudrait faire du portrait.

Enfin... à bientôt.

à Ch.-A. et toi mes amitiés. Touli.

Cher Paul,

J'ai entendu un mot
qui m'a plu :
« La plus belle langue de
notre pays est le français de
Paul Budry ».

Bien à toi :

Tonti.

Les Etudes de Lettres expriment leur gratitude

à Madame Françoise Haug-Budry qui nous a communiqué le journal intime de Paul Budry et les lettres publiées dans ce numéro, à l'exception de celles de C.-F. Ramuz que nous devons au regretté Théophile Bringolf ;

à Mesdames R.-Th. Bosshard, I. Melley-Cingria et M. Olivieri, à MM. Jean Dubuffet et Charles Clément, qui nous ont autorisé à publier cette correspondance ;

à M. Jean-Pierre Clavel, directeur de la Bibliothèque cantonale et universitaire de l'Etat de Vaud, qui nous a ouvert le Fonds Paul Budry auquel appartiennent les « notes » sur Charles Clément et, reproduits en fac-similés, le sonnet « Homme » et la page « Au cabaret » ;

à Madame Françoise Bruttin-de Preux et à M. Jacques Chessex, qui ont contribué par leur talent à évoquer la personne et l'œuvre de Paul Budry ;

à MM. Charles et Jean-Claude Veillon, qui nous ont aidé à la réalisation du présent cahier en souvenir de celui qui fut le premier secrétaire du jury de langue française pour le Prix Charles Veillon ;

à Madame Doris Jakubec, assistante au Centre de Recherches sur les Lettres romandes, qui a recueilli et annoté textes et documents.

G. G.